

	Gouzien Henri : Né le 26-12-1874 à Pont-l'Abbé ; 1899, prêtre ; 1900, vicaire à Tréboul ; 1902, vicaire à Landivisiau ; 1911, vicaire à Châteauneuf ; 1913, vicaire à Cast ; 1924, recteur de Saint-Coulitz ; 1927, retiré ; décédé le 5-07-1927 Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1927 p. 509-510.
--	---

Mercredi 6 juillet, un cortège funèbre formé de 35 prêtres et de nombreux fidèles conduisait au cimetière de Pont-L'Abbé la dépouille mortelle de l'abbé Gouzien, ancien recteur de Saint-Coulitz, décédé la veille. Sur le corps du défunt, M. Gabriel Pouliquen, professeur au Petit Séminaire de Pont-Croix, chanta les dernières prières

Henri Gouzien, né à Pont-L'Abbé, le 26 décembre 1874, perdit son père d'assez bonne heure. Élevé par une mère profondément chrétienne, il fut confié par elle, à titre d'enfant de chœur, au clergé de sa paroisse natale. Après quelques années passées au Likès, l'enfant continua ses études au Petit Séminaire de Sainte-Anne-d'Auray, et vint faire sa rhétorique à celui de Pont-Croix.

Ordonné prêtre le 23 décembre 1899, il fut successivement professeur au collège de Bon-Secours, à Brest, vicaire à Tréboul (14 mai 1900), à Landivisiau (20 octobre 1902), à Châteauneuf-du-Faou (6 janvier 1911), à Cast (22 février 1913), puis recteur de Saint-Coulitz (1er octobre 1924).

Pendant la guerre, Henri Gouzien fut infirmier à Nantes, puis à Salonique où on l'affecta au Dépôt des Serbes convalescents de Mikra. En septembre 1918, lors de la marche du général Milne sur Constantinople, il suivit l'Armée française jusqu'à la grande cité orientale. Malgré quelques accès de paludisme, il supporta bien ces fatigues. Mais peu de mois après son retour à Cast où il était vicaire, il fut pris de vomissements de sang. Ils ne parurent pas inquiéter les docteurs qui il consulta.

Cependant, les crises s'étant renouvelées, le moral s'affecta. M. Gouzien perdait de cet entrain et de cet abandon qui faisaient de lui un causeur charmant.

Nommé à Saint-Coulitz, il réagit visiblement il reprenait confiance. C'est pour lui le repos et les charmes du chez-soi en compagnie de sa mère. L'atmosphère sympathique d'une paroisse qu'il affectionne pour son bon esprit, le site dont il apprécie les beautés en artiste qu'il est, tout contribue à rendre meilleur l'état de sa santé.

Un an s'était à peine écoulé que sa vieille mère fut frappée de paralysie. Ses soucis allèrent dès lors s'accumulant. Lui-même se sentit touché du foie 15 jours avant la Noël de 1925, et l'abbé Verne, son parent, dut le remplacer au cours des fêtes.

Le mal cependant progressait, et le docteur déclara nettement que le patient faisait de l'ascite (une des formes de l'hydropisie), aggravée par le paludisme contracté en Orient. Une première ponction eut lieu dans le cours d'octobre 1926. Le malade, dès ce moment, se traîna péniblement, luttant contre la douleur physique avec courage, allant jusqu'au bout de ses forces, même dans les détails de son ministère, souffrant surtout d'avoir à se limiter dans la prédication.

Il résigna ses fonctions quelques semaines avant l'ouverture de la période pascalle de 1927.

Une crise inquiétante se produisit peu de jours avant son départ ; il fit appeler M. le curé de Châteaulin qui lui administra les derniers sacrements. La cérémonie fut touchante par le calme et la résignation dont il fit preuve. Il voulut que sa mère y assistât et il reçût en même temps que lui la sainte Communion. La paroisse y était représentée par quelques personnes du bourg, auxquelles il adressa des paroles d'adieu en une suprême exhortation.

Retiré à Pont-L'Abbé avec sa mère, il y communie, pour la dernière fois, le samedi 2 juillet. Détail touchant : en guise d'action de grâces, sa vieille mère assise dans un fauteuil et lui-même alité récitèrent ensemble le chapelet.

L'abbé Gouzien était un homme de cœur. D'une grande amabilité, il réservait à tous ceux qui l'approchaient un accueil cordial et ouvert. Il avait aussi les qualités de l'esprit et ses goûts d'artiste le portaient vers les distractions délicates et intellectuelles. Lettré, il avait un passé de lectures bien choisies et s'intéressait notamment aux Grands classiques, qu'il relisait volontiers. Qu'il s'agit d'art ou de littérature, sa conversation, toujours simple, car il n'y voyait qu'un délassement, s'enrichissait d'observations fines, cueillies au cours de ses voyages en Angleterre et en Orient. En particulier, c'était un plaisir de l'entendre analyser ou apprécier les maîtres de la musique ou les chefs-d'œuvre de la peinture qu'il connaissait fort bien.

Espérons qu'il participe aujourd'hui aux célestes concerts et qu'il suit le cortège de L'Agneau parmi les chants des vierges.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1927, p.509

